

61

2

# LA COUR DE CÉLIMÈNE

**OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,**

Paroles de **M. ROSIER**

Musique de **M. AMBROISE THOMAS**, de l'Institut

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE  
IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 11 AVRIL 1855.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES - ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1855.



Les Auteurs et les Éditeurs se réservent le droit de représentation, de réimpression  
et de traduction à l'étranger.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

LE COMMANDEUR DE BEAUPRÉ	
50 ans . . . . .	MM. BATAILLE.
LE CHEVALIER DE MÉRAC, 25 ans.	JOURDAN.
LA COMTESSE, } jeunes veuves et {	M <sup>me</sup> MIOLAN-CARVALHO.
LA BARONNE, } sœurs . . . . {	COLSON.
BRETONNE, suivante de la comtesse. .	LASSERRE.
	MM. REVILLY.
QUATRE ADOLESCENTS . . . . .	BÉLIA.
	DECROIX.
	TALMON.
	NATHAN.
QUATRE VIEILLARDS . . . . .	LEMAIRE.
	DUBLIN.
	LOIRE.
	CHAPRON.
QUATRE JEUNES GENS . . . . .	LEJEUNE.
	COUIARD.
	RENARD.

\* Le nom de ces artistes qui occupent une position distinguée au théâtre, dit assez de quelle importance il est de ne confier l'exécution des morceaux d'ensemble qu'à des chanteurs et à des comédiens de mérite. (1)

(1) Dans la partition de l'ouvrage, on a prévu le cas où les directeurs de province voudraient réduire à six le nombre des exécutants, à savoir : deux ténors, deux basses, deux dessus, tout en gardant les douze, comme figurants, pour l'ampleur de la mise en scène.

• La scène se passe dans un château, près de Paris, en 1750.



La mise en scène de cet ouvrage est rédigée et publiée par M. PALLIANTI, régisseur du théâtre impérial de l'Opéra-Comique.

# LA COUR DE CÉLIMÈNE

---

## ACTE I.

### JARDIN.

Pavillon au fond, avec degrés. — Bosquet à droite et à gauche. — Arbres çà et là. — Quelques statues mythologiques.

(*Il est nuit au lever du rideau.*)

### SCÈNE I.

(*Elle se passe jusqu'à la fin dans la plus profonde obscurité.*)

#### INTRODUCTION.

PREMIER JEUNE HOMME, *paraissant dans l'ombre et tâtonnant.*

Bientôt elle arrive,  
J'attends son retour.

PREMIER ADOLESCENT, *paraissant à gauche.*

Ma tendresse vive  
Précède le jour.

PREMIER VIEILLARD, *paraissant à droite.*

Ma vieillesse active  
Veille par amour.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *paraissant.*

Bonheur !

DEUXIÈME ADOLESCENT, *paraissant.*

Plaisir !

DEUXIÈME VIEILLARD, *paraissant.*

Béatitude !

TROISIÈME JEUNE HOMME, *paraissant.*

Me voici !

TROISIÈME ADOLESCENT, *paraissant.*

Me voilà !

TROISIÈME VIEILLARD, *paraissant.*

J'attends !

QUATRIÈME JEUNE HOMME.

Calmé !

QUATRIÈME ADOLESCENT.

Silence !

QUATRIÈME VIEILLARD.

Solitude !

## LA COUR DE CÉLIMÈNE.

LES TROIS NUMÉROS 4.

Que tu promets de doux instants !

CHOEUR DES DOUZE.

Bientôt elle arrive,  
J'attends son retour.  
Ma tendresse vive  
Précède le jour.

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Je suis seul !

LES QUATRE JEUNES GENS.

Je suis seul !

LES QUATRE VIEILLARDS.

Je suis seul !

TOUS LES DOUZE.

Quel supplice,

Que l'attente !

LES QUATRE JEUNES GENS.

Marchons !

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Promenons-nous ici.

LES QUATRE VIEILLARDS.

Il faut faire un peu d'exercice,

TOUS LES DOUZE.

Pour tâcher de tuer l'ennui.

REPRISE.

Bientôt elle arrive,  
J'attends son retour.  
Ma tendresse vive  
Précède le jour.

*(Ils se heurtent les uns les autres.)*

LES QUATRE VIEILLARDS.

Quelqu'un !

LES QUATRE JEUNES GENS.

Quelqu'un !

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Quelqu'un !

TOUS LES DOUZE.

Le diable emporte l'importun !

LES QUATRE VIEILLARDS.

Morbleu !

LES QUATRE JEUNES GENS.

Ventrebleu !

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Sarpebleu !

LES DOUZE, ENSEMBLE.

C'est désagréable !  
C'est insupportable !  
C'est abominable !  
Je suis indigné ;  
Mais point d'imprudence !  
Conservons ma chance,  
Car j'ai l'espérance  
D'être préféré.

LES QUATRE JEUNES GENS.

Qui va là ?

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Qui va là ?

LES QUATRE VIEILLARDS.

Qui va là ?

TOUS, *comme inspirés par une idée, à part.*

Bon ! j'espère

Que pour rester tout seul, mon plan réussira.

LES QUATRE JEUNES GENS.

Je suis un voleur et même un faussaire.

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Je suis un assassin !

LES QUATRE VIEILLARDS.

Je suis un incendiaire !

TOUS.

Belle réunion que nous composons là !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

C'est désagréable, etc.

(*Le jour se fait pendant la reprise.*)

PREMIER JEUNE HOMME.

Voici le jour !

PREMIER ADOLESCENT, *qui est remonté vers le fond.*

Et voici la comtesse !

PREMIER VIEILLARD.

Je sens redoubler ma tendresse.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LA COMTESSE, *venant du fond, à droite, LA BARONNE, sortant du pavillon et allant recevoir la comtesse.*

BRETONNE, *portant des paquets et suivant la comtesse.*

— Femmes de chambre et laquais sur les degrés. — La baronne embrasse la comtesse et rentre dans le pavillon avec Bretonne, les femmes de chambre et les laquais.

LE CHOEUR DES DOUZE, à la comtesse qui descend vers eux.

LES QUATRE JEUNES GENS.

Quand la blanche aurore  
Au ciel apparaît,

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Chaque objet se dore  
D'un tendre reflet.

LES QUATRE VIEILLARDS.

Ainsi, sans défense,  
Quand vous paraissez,

TOUS LES DOUZE.

Par votre présence  
Les cœurs sont blessés.

LA COMTESSE.

Pardon, messieurs, la fatigue m'accable,  
(Avec coquetterie aux jeunes gens groupés.)  
Mais à bientôt!

LES QUATRE JEUNES GENS, à part.

Elle m'a regardé!

LA COMTESSE, à part, aux quatre adolescents.

A bientôt!

LES QUATRE ADOLESCENTS, à part.

Elle m'a remarqué!

LA COMTESSE, à part, aux vieillards.

A bientôt!

LES QUATRE VIEILLARDS, à part.

Elle m'a distingué!

TOUS.

A revoir!

(A part.) Quel espoir!

(Les douze amoureux sortent de divers côtés, après avoir salué la comtesse.)

Fin de l'Introduction.

### SCÈNE III.

LA COMTESSE, LA BARONNE, sortant du pavillon.

LA BARONNE.

Il paraît, chère sœur, aimable Célimène, comme on t'appelle, que tu as, parmi tes conquêtes, des gens de tout âge?

LA COMTESSE.

Et de tout pays. Ceux-là sont tous français... Si tu voyais ma collection d'anglais, d'allemands, d'italiens!... Je n'ai pu

me procurer que deux persans et un chinois... Ils sont fort rares.

LA BARONNE.

Mais, à vrai dire, je ne comprends pas quel plaisir tu peux trouver à subjuguier ainsi les cœurs ?

LA COMTESSE.

Plaisir de représailles d'abord.

LA BARONNE.

De représailles ?

LA COMTESSE.

J'ai eu tant à me plaindre de défunt mon mari, de ses infirmités, de son despotisme, que je me venge sur l'espèce des torts de l'individu.

LA BARONNE.

Mais c'est injuste !

LA COMTESSE.

Non, l'espèce vaut si peu !

LA BARONNE.

Il y a cependant des hommes qui ont du mérite, de la probité.

LA COMTESSE.

En amour ?... pas un !

LA BARONNE.

Mais enfin, la main sur la conscience, n'y aurait-il pas dans ton fait un peu de vanité ?

LA COMTESSE.

Entre nous, j'en conviens ! (*Elle sourit.*)

### DUO.

LA COMTESSE.

Oui, c'est le plus grand des bonheurs  
Que de régner sur mille cœurs.

LA BARONNE.

Moi, je voudrais n'avoir, ma chère,  
Qu'un seul sujet.

LA COMTESSE.

Que dis-tu là ?

C'est peu glorieux que cela.

LA BARONNE.

Enfin, c'est plus sur !

LA COMTESSE.

Au contraire.

Si cet unique adorateur,  
Un certain jour, vous abandonne,  
Il ne vous reste plus personne,  
Et vous perdez votre couronne,  
En perdant votre serviteur.

## LA COUR DE CÉLIMENE.

LA BARONNE.

Mais gouverner un grand empire  
C'est fatigant !

LA COMTESSE.

C'est égayant !

LA BARONNE.

Avoir tant de cœurs à conduire  
C'est imprudent !

LA COMTESSE.

C'est amusant !

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Graves censeurs,  
Vos humeurs,  
Vos rigueurs,  
Vos fureurs,  
Sont, d'honneur !  
Sans valeur  
Sur mon cœur.  
Nouvel amour,  
Chaque jour,  
A son tour.  
Quel plaisir  
D'éblouir,  
De ravir  
Sans retour.  
Quoi qu'on en dise,  
Et qu'on médise,  
J'ai pour devise :  
Charmer les cœurs.  
Graves censeurs, etc.

LA BARONNE.

Ah ! c'est, d'honneur !  
Une erreur  
De ton cœur.  
Fuis, ma sœur,  
Des censeurs  
Les rigueurs,  
Les fureurs.  
Par un retour  
De l'amour,  
Crains un jour  
De gémir,  
De languir,  
De souffrir  
A ton tour.  
Quoi qu'on en dise,  
Dans ma franchise,  
J'ai pour devise :  
La paix des cœurs.  
Graves censeurs, etc.

LA COMTESSE.

J'ai parmi mes sujets nombreux,  
Des hommes de tout caractère ;  
J'en ai dont l'esprit est joyeux ;

LA BARONNE.

D'autres dont l'esprit est sévère.

LA COMTESSE.

Celui-ci, candide et loyal,  
Sûr de moi, jamais ne soupçonne.

LA BARONNE.

Celui-là, jaloux, l'espionne  
Et veut se venger d'un rival.

LA COMTESSE.

L'un a le cœur plein de tendresse.



LA BARONNE.

Un autre l'a plein de rudesse.

LA COMTESSE.

L'un gaiment parle tout le jour.

LA BARONNE.

Tel autre est sombre et taciturne.

LA COMTESSE.

J'en ai de vieux comme Saturne,

LA BARONNE.

Et de jeunes comme l'amour.

## REPRISE ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Graves censeurs,

Etc.

LA BARONNE.

Graves censeurs,

Etc.

LA BARONNE.

Mais enfin, comment peux-tu faire  
Pour aimer tous ces amoureux ?

LA COMTESSE.

Les aimer tous, ce serait une affaire !  
Je n'en aime aucun et c'est mieux.

LA BARONNE.

Mais tu manques à ta promesse !  
C'est peu galant !

LA COMTESSE.

C'est égayant !

LA BARONNE.

Et tu méconnaiss leur tendresse,  
C'est désolant !

LA COMTESSE.

C'est amusant !

*(Ici le commandeur paraît et écoute.)*

LA BARONNE.

Mais de cette humeur triomphante,  
Que dira le vieux commandeur,  
Ton futur... qui s'impatiente ?

LA COMTESSE.

Il doit tenir à grand honneur  
D'épouser une conquérante.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

*(Le chant continue en trio.)*

LE COMMANDEUR, se montrant.

Elle a raison, en vérité :

Moi, son futur, je suis flatté  
D'épouser une conquérante.

LA COMTESSE, *souriant à la baronne.*

Tu l'entends!

LA BARONNE, *souriant au commandeur.*

Vous n'avez pas peur ?

LE COMMANDEUR.

Peur ? au contraire, sur l'honneur !

(*A la comtesse.*)

Brillez, charmez, c'est de votre âge ;  
Au lieu de me montrer jaloux,  
Tous vos succès, je les partage,  
J'en suis glorieux avec vous.  
En liberté qu'on vous admire  
Et qu'auprès de vous on soupire,  
J'y consens, et je n'ai pas peur.  
Vous êtes brillante et coquette,  
Mais jamais aucune défaite  
N'a terni votre fier honneur.

Charmez, brillez, etc.

LA BARONNE, *au commandeur.*

Ainsi, vous lui passez, vraiment.  
Ses goûts ardents pour la conquête ?

LE COMMANDEUR.

Oui, très-volontiers, je m'y prête.

LA BARONNE.

C'est charmant !

LA COMTESSE.

C'est charmant !

LE COMMANDEUR, *vivement.*

Pourvu, cependant,

Ma condition est expresse,

(*Désignant la comtesse.*)

Que ma femme jamais n'accepte un conquérant.

LA COMTESSE.

Je vous l'ai dit, comptez sur ma promesse.

Nul ne possédera mon cœur,

Pas même vous, cher commandeur !

LE COMMANDEUR, *lui baisant la main.*

Cette main-là suffit à mon bonheur.

LA BARONNE, *gaiement.*

C'est un mariage,

Qui n'a pas d'égal...

Le cœur s'en dégage.

C'est original !

LA COMTESSE, *de même.*

Nans aucun ménage,  
Lien conjugal  
N'eût jamais, je gage,  
Avantage égal.

LE COMMANDEUR.

C'est un mariage  
Fort original !  
Le cœur s'en dégage.  
Vraiment, c'est loyal !

ENSEMBLE *en trio.*

Non, jamais de jalousie !  
C'est le tourment de la vie.  
Loin de nous cette folie !  
Toujours qu'elle soit bannie !

LA BARONNE, *au commandeur.*

Ainsi, une fois mariés, tous ces concurrents, qui font la cour à votre femme, ne vous porteront pas ombrage ?

LE COMMANDEUR.

Du tout !... un seul serait bien plus dangereux.

LA BARONNE.

Comment ?

LE COMMANDEUR.

Oui... quand il y a foule de prétendants et succession rapide d'hommages autour d'une beauté, le second adorateur la distrait du premier ; le troisième du second ; le quatrième du troisième, ainsi de suite ; et tandis qu'on lui tend la main à droite, à gauche, de tous les côtés, le grand nombre de ces demandeurs d'aumônes fait qu'elle ne donne à aucun... Elle se contente de dire à tous : Dieu vous assiste !

(*Il prend une prise de tabac.*)

LA BARONNE, *souriant.*

Allons, commandeur, je ne vous croyais pas autant de sens et d'esprit.

LE COMMANDEUR, *avec fatuité.*

Plus vous me connaîtrez, mesdames, plus vous découvrirez en moi des qualités qui... Ainsi, c'est convenu.

LA COMTESSE.

Cependant...

LE COMMANDEUR, *l'interrompant.*

D'ailleurs notre mariage n'est pas un mariage d'amour, mais un mariage de convenance... ce sont les plus raisonnables... Vous êtes sœurs et veuves toutes deux ; vous avez en commun ce beau domaine sur lequel j'ai des prétentions... Vous vous y plaisez infiniment ; moi, je ne me porte bien qu'ici... pourquoi plaider et nous coasser ? Je vous ai proposé un mariage pour

tricher les gens de loi, et ne voulant faire impolitesse, par une préférence, à aucune de vous deux, j'ai mis, malgré vous, vos noms dans mon chapeau. (*A la comtesse.*) Le vôtre est sorti. Vous avez réclamé plusieurs fois contre cet arrêt du sort... mais enfin...

LA COMTESSE, *moqueuse.*

Enfin, en y réfléchissant, je suis tentée de réclamer encore.

LE COMMANDEUR, *effrayé.*

Plait-il?

LA BARONNE, *à part, souriant.*

Elle veut l'éprouver de nouveau.

LA COMTESSE.

Oui, commandeur, oui, il serait peut être plus sage d'attendre quelques jours.

LE COMMANDEUR.

Eh?

LA BARONNE, *railleuse.*

Quelques mois, pour...

LE COMMANDEUR.

Pour?...

LA COMTESSE, *railleuse.*

Pour découvrir en vous ces précieuses qualités dont vous partiez.

LE COMMANDEUR.

Ah! mon Dieu!

### AIR.

Que dites-vous? surprise extrême!

Me séparer de ce que j'aime!

Pour ma santé,

Je tremble, je frissonne,

S'il faut que j'abandonne

Ce domaine enchanté.

Tout ici me charme et m'attire,

Tout m'y plaît, tout m'y réjouit...

Et j'y vois le tendre sourire

De la fleur qui s'épanouit.

L'air qu'on y respire

M'ouvre l'appétit;

L'onde qui soupire

M'endort chaque nuit...

Laissez donc, madame,

Pour ma santé,

Attendrir votre âme,

Et soycz ma femme

Par charité.

O ciel! barbare Célimène!

Moi, vous quitter?... c'est le trépas!

Hélas ! quelle cruelle gêne  
 Si je portais ailleurs mes pas !  
 Lieux chéris, je sens à ma peine  
 Que longtemps je ne vivrais pas.  
 Vous, naïades de la fontaine,  
 Zéphyr qui murmurez tout bas,  
 Priez, suppliez l'inhumaine,  
 De ne pas causer mon trépas.

Pour ma santé, etc.

LA COMTESSE, *souriant*.

Allons, rassurez-vous... tant de passion me touche, et je me rends.

LE COMMANDEUR, *enchanté*.

Ah !

LA BARONNE, *railleuse*.

Le moyen, en effet, de résister à un homme qui vous dit : Épousez-moi, madame, ayez confiance ; ce n'est pas vous que j'aime, c'est votre château, c'est votre parc magnifique, avec ses riantes promenades, avec l'air pur qu'on y respire.

LA COMTESSE ET LA BARONNE, *éclatant de rire*.

Ah ! ah ! ah !

LE COMMANDEUR, *à la comtesse*.

Ah ! permettez, permettez ! il y a plus que cela... Sans parler de votre vertu, de votre grâce, je rends à votre esprit l'hommage qu'il mérite. Vous m'avez déjà fait passer des veillées fort agréables, en me racontant vos amoureuses victoires, avec le nombre des morts et des blessés... c'est très amusant ! ça me dispense d'acheter des romans ou de nourrir, ce qui est fort cher, des gens de lettres pour me désennuyer.

LA COMTESSE.

Voulez-vous le résumé d'une conquête dont je vous donnerai les détails plus tard ?

LE COMMANDEUR, *enchanté*.

Une conquête toute fraîche ?

LA COMTESSE.

Ma sœur me l'a vu commencer aux eaux d'Aix, qu'elle a quittées avant moi, il y a huit jours... C'est un cadet de Gascogne.

LA BARONNE.

Le petit chevalier de Méric ?

LA COMTESSE.

Précisément !... Aux premières attaques, il s'est rendu.

LE COMMANDEUR.

Oh ! le poltron !

LA COMTESSE.

Quelques regards, quelques sourires...

LE COMMANDEUR.

Comment ! vous n'avez pas brûlé plus de poudre que ça ?

LA COMTESSE.

Bref, il s'est exalté, passionné, au point qu'il a cherché quelle à un gentilhomme qui prétendait avoir vu plus belle que moi. Ils se sont donné rendez-vous pour le lendemain, à quelques lieues de là... Moi, je suis partie la veille... (*Souriant.*) mais je me le figure, à son retour, quand il ne me verra plus... parcourant les allées que j'ai parcourues, s'agenouillant aux places où je me suis assise ; planté comme un piquet devant la fenêtre où je lui apparaissais quelquefois ! (*Elle rit.*)

LA BARONNE.

Et tu ne plains pas ce pauvre chevalier ?

LA COMTESSE, *souriant.*

Je te l'ai dit : je venge notre sexe. Les hommes lui font assez de mal, Dieu merci !

LE COMMANDEUR.

Certes !

LA COMTESSE, *se tournant brusquement.*

Ce n'est pas pour vous que je dis ça, commandeur, vous êtes une exception... vous n'avez jamais fait pleurer les femmes.

LE COMMANDEUR.

Jamais !... ça leur gâte les yeux.

LA BARONNE.

Vous les faites plutôt rire, je crois.

LE COMMANDEUR.

Toujours !... ça leur fait montrer les dents.

LA COMTESSE.

Ah ! j'aurais bien voulu que vous puissiez voir mon ardent chevalier de Méric.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, BRETONNE, *descendant du pavillon.*BRETONNE, *vivement.*

Madame la comtesse ?...

LA COMTESSE.

Que nous veux-tu, Bretonne ?

BRETONNE.

Il y a, dans le salon, quelqu'un qui demande à parler à madame.

LA COMTESSE, *avec humeur.*

Ah ! je suis fatiguée ; qu'il revienne !

BRETONNE, *s'en allant.*

Bien, madame.

LA BARONNE.

Bretonne ?

BRETONNE, *revenant entre la comtesse et la baronne.*

Madame la baronne ?

LA BARONNE.

Toi qui as l'indiscrète habitude d'examiner les gens en détail, l'allure de ce quelqu'un ?...

BRETONNE.

Un peu gauche.

LA COMTESSE.

Sa mine ?

BRETONNE.

Modeste.

LA BARONNE.

Ses yeux ?

BRETONNE.

Vifs.

LA COMTESSE.

Sa bouche ?

BRETONNE.

Moyenne.

LA BARONNE.

Son nez ?

BRETONNE.

Fin.

LA COMTESSE.

Sa jambe ?

BRETONNE.

Grêle.

LA BARONNE.

Son pied ?

BRETONNE.

Mignon.

LA COMTESSE.

Sa taille ?

BRETONNE.

Mince.

LA BARONNE.

Son habit ?

BRETONNE.

Vert.

LA COMTESSE, *vivement.*

Tu lui diras de venir m'attendre ici dans cinq minutes.

BRETONNE, *sortant.*

Bien, madame.

LA COMTESSE, *riant, au commandeur.*

C'est lui !

LA BARONNE.

Oui, c'est bien le jeune chevalier.

LE COMMANDEUR, *riant, à la baronne.*

Mais d'après ce que dit Bretonne : Gauche, modeste, petit, grêle, mignon, mince, avec un habit vert, voilà un homme peu redoutable.

LA BARONNE.

Ne vous y fiez pas !

LA COMTESSE.

Je vais me mettre sous les armes.

LE COMMANDEUR, *se frottant les mains.*

Nous allons nous amuser.

LA BARONNE, *scrupuleuse.*

Moi, je ne suis pas des vôtres.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc ? la plaisanterie sera courte ; je vais renvoyer le chevalier, en lui disant tout bonnement que je me marie ; car enfin, je ne puis pas garder tous mes captifs !

LE COMMANDEUR.

Certainement... il faudrait des casernes.

LA COMTESSE, *souriant.*

Quand il y en a trop, je donne des congés. Votre main, commandeur ?

LE COMMANDEUR, *lui offrant la main.*

Ce petit bonhomme !... ça va être bien divertissant.

*(Il entre avec la comtesse dans le pavillon du fond.)*

LA BARONNE, *seule un moment remontant la scène.*

J'aurais presque envie de détromper ce pauvre chevalier, pour lui épargner une mystification en face ; mais peut-être d'un autre côté... le voici... cela demande réflexion.

*(Elle disparaît dans les arbres de droite.)*

## SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, *très-ému et regardant autour de lui.*

*Il vient de la gauche.*

AIR.

Je vais la revoir !  
 Mon cœur bat d'avance ;  
 Sa douce présence  
 Est mon seul espoir.

Fleurs d'alentour, dont je m'enivre,  
 Elle a donc respiré sur vous !  
 Chant des oiseaux que j'aime à suivre,  
 Redites moi ses airs si doux !  
 Quel moment de crainte et d'espoir...  
 Mon cœur bat. . je vais la revoir !



Bosquets charmants, pleins de mystère ;  
Gazons fleuris, discrets sentiers,  
Vous avez gardé, pour me plaire,  
La trace de ses jolis pieds !  
Dans un instant, celle que j'aime,  
Ici viendra... bonheur suprême !

Je vais la revoir, etc.

## SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, LA BARONNE.

LA BARONNE, *un peu préoccupée.*

Vous voilà donc, chevalier ?

LE CHEVALIER, *gracieux et expansif.*

Ah ! charmante baronne ! c'est vous ? Que je suis aise de vous trouver ici !

LA BARONNE.

Vous ne m'aviez donc pas oubliée ?

LE CHEVALIER.

Est-ce que c'est possible ? Et quand vous n'auriez que le titre de sœur de celle que j'aime, cela suffirait...

LA BARONNE, *à part.*

Il est bien pris ! (*Haut.*) Ah ça ! vous êtes donc très amoureux ?

LE CHEVALIER, *naïf.*

Comme un homme qui aime pour la première fois.

LA BARONNE, *à part.*

Le début n'est pas heureux. (*Haut, feignant d'être incrédule.*) Oh ! pour la première fois.

LE CHEVALIER.

C'est la vérité ! Mon cœur est prompt à s'enflammer, je l'avoue ; mais soit amour-propre, soit timidité, je me suis fait une loi de ne déclarer mon amour à une femme, que lorsque j'aurais des preuves du sien.

LA BARONNE, *souriant.*

Ah ça ! mais vous renversez l'ordre établi.

LE CHEVALIER.

Je me connais : si j'avais étourdiment donné mon cœur et qu'on m'eût repoussé, je me serais tué, sans en vouloir d'ailleurs à celle que j'aurais aimée.

LA BARONNE.

C'est généreux !

LE CHEVALIER.

Mais non... que doit une femme qui n'a pas promis ? l'amour à deux est un contrat... l'amour à un n'est rien.

LA BARONNE, *lentement et le regardant.*

Mais, dans le premier cas, si la femme manque à sa promesse ?

LE CHEVALIER, *ému.*

Ne parlons pas de cela ! D'abord, ça s'est peu vu, je crois ?

LA BARONNE, *à part.*

Allons, il n'a pas d'expérience.

LE CHEVALIER, *très-ému.*

Cette pensée est effrayante ! Sait-on ce qu'on ferait !... Quoiqu'il en soit, depuis longtemps j'ai examiné toute femme qui m'a plu, en me disant : Ne serait-ce pas là celle que le ciel te destine ? (*Souriant.*) Et vous-même, madame, aux eaux d'Aix, vous avez été du nombre.

LA BARONNE, *souriant.*

Vraiment !

LE CHEVALIER.

Votre grâce, votre douceur m'ont vivement frappé, et j'ai fait partir, à votre intention, quelques ballons d'essai.

LA BARONNE, *naïvement.*

Je ne les ai pas vus.

LE CHEVALIER.

Ils étaient tout petits. J'ai eu quelques prévenances pour vous.

LA BARONNE.

Je ne m'en suis pas aperçue.

LE CHEVALIER.

Elles étaient imperceptibles. Je vous ai même adressé quelques compliments.

LA BARONNE.

Je ne les ai pas remarqués.

LE CHEVALIER.

Ils étaient fort obscurs. (*Souriant.*) Ma foi, quand j'ai vu que je n'avais pas de chance, j'ai dit à l'amour de battre doucement en retraite, et à l'amitié de s'avancer toute seule et de se proposer.

LA BARONNE, *à part, touchée.*

C'est un excellent jeune homme.

LE CHEVALIER.

J'ai fait cela bien souvent dans ma vie. (*Avec ardeur.*) Enfin, j'ai rencontré votre sœur, et jugez de ma félicité, je n'ai pas eu besoin de m'occuper de préambules. Sa vive sympathie pour moi me les a épargnés ; alors, mon cœur, si longtemps contenu, s'est épanoui, s'est dilaté, s'est élané vers l'objet aimé avec un emportement, une violence ! (*Lui prenant la main.*) Tenez, touchez ma main... rien que d'en parler, j'ai la fièvre !

LA BARONNE, *à part.*

Je n'ose pas le détromper.

LE CHEVALIER, *très-ému.*

Mais pardon... j'entends un bruit de pas, et, au trouble nouveau que j'éprouve... votre sœur n'est pas loin !

LA BARONNE.

Je me retire alors, et vous laissez avec elle.

## SCÈNE VIII.

LA BARONNE, dans un bosquet de droite, LE COMMANDEUR,  
dans un bosquet de gauche, LA COMTESSE, en grande  
toilette de ville, LE CHEVALIER, très-ému.

## QUATUOR.

LA COMTESSE.

Chevalier ?

LE CHEVALIER, éperdu.

La voici !

LA BARONNE, à part.

Je le plains !

LE COMMANDEUR, à part.

Je vais rire !

LA COMTESSE..

Vous ne me dites rien ?

LE COMMANDEUR, à part.

Elle a fait un muet

D'un gascon !

LE CHEVALIER, tremblant, à la comtesse.

Pardonnez !

LA BARONNE, à part.

Il tremble !

LE CHEVALIER.

Votre aspect

M'ôte la voix !

LE COMMANDEUR, à part.

Quel miracle complet !

LA BARONNE, à part.

Quel fâcheux embarras !

LA COMTESSE, à part, fière.

Quel glorieux empire !

## ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Par un regard, par un sourire,  
Auprès des cœurs avoir accès,  
Sans partager ce que j'inspire,  
Ah ! quel bonheur et quel succès !

LE COMMANDEUR.

Voir un rival dans le délire,  
Mis à la porte et pour jamais ;

## LA COUR DE CÉLIMÈNE.

Qui tout tremblant fuit et soupire

(*Il se désigne.*)

Pour un mari, quel beau succès !

LA BARONNE.

Par un regard, par un sourire,

Auprès d'un cœur avoir accès,

Sans partager ce qu'on inspire...

Ah ! loin de moi de tels succès !

LE CHEVALIER.

Remettons-nous... De ce délire,

Calmons les dangereux accès.

L'amant timide et qui soupire,

N'obtient jamais de grands succès.

LE CHEVALIER, *avec sentiment.*

Si dans mon cœur vous pouviez lire

Ce que ma voix ne saurait dire,

Vous comprendriez mon embarras.

Les amours légers et frivoles,

Sont féconds en vaines paroles ;

L'amour profond sent et ne parle pas !

LA BARONNE, *touchée, à part.*

Quelle tendresse !

Pauvre garçon !

LE COMMANDEUR, *à part.*

Quelle faiblesse !

Pauvre gascon !

## REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Par un regard, etc.

*Fin du quatuor.*

LA COMTESSE.

Eh bien ! monsieur, vous n'avez pas encore triomphé de cette grande émotion ?

LE COMMANDEUR, *à part.*

Cela commence on ne peut mieux !

LA BARONNE, *à part.*

Comment cela finira-t-il ?

LE CHEVALIER.

Vous m'encouragez, madame, que vous êtes bonne ! Me voilà remis de mon trouble, et maintenant je crains de trop parler.

LA COMTESSE, *avec coquetterie.*

Parlez toujours.

LE CHEVALIER.

Que vous dirai-je ? depuis l'instant où vous m'avez laissé deviner vos sentiments, rien ne peut me distraire de vous ! si je veux lire, chaque mot du livre se transforme en votre nom :

au milieu des plaisirs, des distractions du monde, chaque bruit devient le son de votre voix, et chaque objet m'apporte votre image.

LA BARONNE, *à part.*

Noble cœur!

LE COMMANDEUR, *à part.*

Phœbus ! Phœbus !

LA COMTESSE.

Vous êtes aussi trop exalté, trop impatient !

LE CHEVALIER.

Oui, j'en conviens ; que voulez-vous ? élevé loin de la cour, j'ignore l'art des préparations, des transitions, et peut-être en ce moment, vais-je, par excès d'amour, manquer aux convenances. (*Avec incertitude et embarras.*) Pardon... à quand le mariage ?

LA COMTESSE, *feignant de n'avoir pas entendu.*

De plus, trop querelleur... et aux eaux d'Aix, ce gentilhomme qui ne me trouvait pas la plus belle...

LE CHEVALIER, *avec fermeté.*

Rassurez-vous... il ne tenait qu'à moi de le tuer, je ne l'ai pas voulu ; mais il gardera le lit pendant trois mois.

LE COMMANDEUR, *sérieux, à part.*

Il se vante, il se vante... c'est un gascon ! (*Il disparaît en se grattant l'oreille.*)

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi parler de cela ? c'est une bagatelle... parlons bonheur ! A quand le mariage ?

LA BARONNE, *à part.*

Je crains trop ce qui va se passer. (*Elle disparaît.*)

## SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Mon mariage ?

LE CHEVALIER.

Oui !

LA COMTESSE.

Dans un mois.

LE CHEVALIER.

C'est bien long.

LA COMTESSE.

C'est ce que dit le commandeur.

LE CHEVALIER, *étonné.*

Le commandeur ?... Ah ! j'entends ! un oncle, sans doute ?

LA COMTESSE.

Mieux que cela.

- Comment ?  
LE CHEVALIER.
- Un prétendu.  
LA COMTESSE.
- Votre... prétendu ?  
LE CHEVALIER, *abasourdi*.
- Oui, monsieur.  
LA COMTESSE.
- Allous, c'est une raillerie !  
LE CHEVALIER, *indignation croissante*.
- Pas du tout.  
LA COMTESSE.
- Vous l'assurez ?  
LE CHEVALIER.
- Je vous l'assure.  
LA COMTESSE.
- Vous le jurez ?  
LE CHEVALIER.
- Je vous le jure.  
LA COMTESSE.
- Ainsi, madame, vous manquez à votre promesse ?  
LE CHEVALIER.
- Que vous ai-je promis ?  
LA COMTESSE.
- Votre amour.  
LE CHEVALIER.
- Quand ?  
LA COMTESSE.
- Aux eaux d'Aix.  
LE CHEVALIER.
- Ai-je fait les moindres aveux ?  
LA COMTESSE.
- Mille.  
LE CHEVALIER.
- Moi ?  
LA COMTESSE.
- Oui, vos yeux ont parlé, oui, vos yeux ont promis !  
LE CHEVALIER.
- Il vous a plu de leur prêter ce langage.  
LA COMTESSE.
- Et vos sourires si tendres ?  
LE CHEVALIER.
- Je souris toujours ainsi et à tout le monde.  
LA COMTESSE.
- Et vos troubles en ma présence ?  
LE CHEVALIER.
- C'était la migraine, je présume.  
LA COMTESSE.

LE CHEVALIER, *tirant un bouquet flétri de dessous sa veste.*

La migraine !... et ce bouquet, madame, que je vous ai demandé ?

LA COMTESSE, *vivement.*

Je vous l'ai refusé.

LE CHEVALIER, *vivement.*

En le laissant tomber.

LA COMTESSE, *de même.*

Vous ai-je dit de le ramasser ?

LE CHEVALIER, *de même.*

L'avez-vous réclamé ?

LA COMTESSE.

L'auriez-vous rendu ?

LE CHEVALIER.

Jamais !

LA COMTESSE.

Alors, c'était inutile !

LE CHEVALIER, *furieux.*

Oh ! *(Il jette le bouquet avec colère.)*

LA COMTESSE.

### COUPLETS.

Ah ! cessez de grâce,

D'invoquer ici

Un objet qui passe

*(Designant le bouquet par terre.)*

Comme celui-ci ;

Fidèle peinture

D'un amour qui dure

Comme la fraîcheur

D'une fleur !

Chaque jour on donne

A mainte personne,

Sans donner son cœur,

Une fleur !

LE CHEVALIER.

Et ce baiser que vous m'avez laissé prendre ?

LA COMTESSE, *jouant l'étonnement.*

Quand cela, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Un jour, qu'assise dans le jardin, vos yeux s'étaient fermés et votre livre était tombé sur vos genoux.

LA COMTESSE, *de même.*

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Je me suis approché tout tremblant, et j'ai déposé sur votre front...

LA COMTESSE, *vivement.*

Je ne m'en suis pas aperçue, je dormais !

LE CHEVALIER, *résolument.*

Non, madame, vous faisiez semblant.

LA COMTESSE.

Voilà une impertinence !

LE CHEVALIER.

A laquelle il est difficile de répondre.

LA COMTESSE, *souriant.*

Difficile ?

DEUXIÈME COUPLET.

Un baiser se donne

Par pure amitié

A toute personne ..

Ou bien par pitié ! (*Mouvement du chevalier.*)

Et quand on s'avise

D'user de surprise,

Comment refuser

Un baiser ?

Ah ! sur ma parole,

Rien de plus frivole,

Pour en abuser,

Qu'un baiser.

(*Le commandeur paraît à gauche.*)

LE CHEVALIER, *avec une fureur concentrée.*

Ainsi, madame, après m'avoir, de propos délibéré, inspiré un violent amour et fait concevoir les plus légitimes espérances, vous venez me dire froidement : J'en épouse un autre !

LE COMMANDEUR, *à part.*

Certainement !

(*La baronne paraît à droite.*)

LA COMTESSE.

Je suis libre de disposer de ma main.

LE CHEVALIER, *résolument.*

Madame la comtesse, vous avez eu un but dans votre conduite vis-à-vis de moi : ou un mariage, ou une galanterie, ou une mystification... la mystification, je la repousse; le mariage, vous n'en voulez pas... (*Avec éclat.*) Va donc pour une galanterie !

LE COMMANDEUR, *à part.*

Eh !

LA COMTESSE, *alarmée.*

Une galanterie ?

LA BARONNE, *à part.*

C'est fort clair, cela !

LA COMTESSE.

Quoi, monsieur, vous oseriez ?



LE CHEVALIER.

Rien ne me coûtera, madame, pour satisfaire mon ressentiment ! surprises, narcotiques, escalades !

LE COMMANDEUR, *effarouché, à part.*

Escalades !

LA BARONNE, *à part.*

C'est bien fait !

LA COMTESSE, *effrayée*

Comment, chevalier, vous m'afficheriez, vous me compromettrez ?

LE CHEVALIER.

Je ne peux pas vous demander raison autrement. (*Avec force.*)  
Ah ! oui, n'est-ce pas ?... sous prétexte que vous êtes femme, vous auriez le privilège de vous jouer des braves gens, de torturer les cœurs sincères !... Par là, mordieu ! je veux faire un exemple terrible qui épouvante toutes les coquettes !

LA BARONNE, *à part.*

Toutes !... ça va jeter la peur dans bien des âmes !

LE CHEVALIER.

Et pour commencer, madame, il me faut un baiser. (*Il s'élançe vers la comtesse.*)

LA COMTESSE, *près de se trouver mal.*

Je me meurs !

(*La baronne et le commandeur sortent de leur cachette et recoivent la comtesse défaillante.*)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CHOEUR DES DOUZE AMOUREUX  
*paraissant au fond.*

## CHANT FINAL.

CHOEUR.

Quels fracas !

Quels débats !

Quels éclats !

LE COMMANDEUR, *au chevalier.*

C'est moi qui suis le prétendant  
AU CŒUR, à la main de madame.

LE CHOEUR, *indigné.*

Un prétendant !

LE CHEVALIER, *au commandeur.*

Commandeur, sur mon âme,  
Je ne vous en fais pas mon compliment !

LE COMMANDEUR.

Je suis à vous dans un instant.

(*La baronne et le commandeur soutiennent et emmènent la comtesse dans le pavillon du fond.*)

## SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, LE CHOEUR DES DOUZE AMOUREUX.

LE CHOEUR.

La perfide se marie,  
 Quelle indigne trahison !  
 Ah ! c'est une félonie  
 Dont il faut avoir raison !

LES QUATRE JEUNES GENS, *furieux*.

Dans mon cœur je sens la rage !

LES QUATRE ADOLESCENTS, *pleurant*.

Les pleurs vont me suffoquer...

LE CHEVALIER.

Moi, je sens tout mon courage.

LES QUATRE VIEILLARDS, *chancelant*.

Les jambes vont me manquer.

LE CHEVALIER.

Je me croyais aimé !

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Je me croyais préféré !

LES QUATRE JEUNES GENS.

Je me croyais adoré !

LES QUATRE VIEILLARDS.

Je me croyais idolâtré !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

La perfide se marie, etc.

LE CHEVALIER.

Nous étions rivaux, je pense,

Messieurs, devenons amis.

LE CHOEUR.

Soyons amis !

LE CHEVALIER.

Pour la commune vengeance,

Ici, soyons réunis !

LE CHOEUR.

Soyons unis !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

La perfide se marie, etc.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

*(Suite du chant.)*

LE COMMANDEUR.

Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Vous ferez, s'il vous plait,

Des excuses à la comtesse.

LE CHEVALIER.

Je croyais qu'elle m'en devait.

LE COMMANDEUR.

Elle ! une femme ?

LE CHEVALIER.

Une traitresse !

Une coquette, une tigresse !

LE COMMANDEUR, *fièrement*.

Monsieur, je vous l'ai dit, je prétends à sa main.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! voici votre destin :

Si vous l'épousez,

Toujours vous m'aurez

Prêt à vos côtés ;

A vous je m'attache !

Je veux, sans quartier,

Vous humilier,

Vous mystifier

Sans aucun relâche.

### ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Si vous l'épousez,

Toujours vous m'aurez

Prêt à vos côtés ;

A vous je m'attache !

Je veux, sans quartier,

Vous humilier,

Vous mystifier

Sans aucun relâche.

LE COMMANDEUR, *riant*.

Pour m'intimider,

Pour me détourner,

Et m'épouvanter,

Me croyant un lâche,

On veut m'alarmer,

Me persécuter,

Me mystifier

Sans aucun relâche.

LE CHEVALIER.

Renoncez à la comtesse,

Croyez-moi !

LE COMMANDEUR.

Elle a toute ma tendresse

Et ma foi !

LE CHEVALIER.

Vous bravez donc la satire

De la cour ?

LE COMMANDEUR.

Je braverais le martyre

Par amour.

LE CHEVALIER.

Avant que le destin prononce

Et mette votre âme aux abois,

## LA COUR DE CÉLIMÈNE.

Une fois, deux fois, trois fois...

Renoncez-vous ? j'attends votre réponse !

LE COMMANDEUR.

Votre arme ?

LE CHEVALIER, *désignant son épée*.

La voilà !

LE COMMANDEUR.

Le lieu ?

LE CHEVALIER.

Tout près d'ici.

LE COMMANDEUR.

Votre heure ?

LE CHEVALIER.

Sur-le-champ.

LE COMMANDEUR.

Des témoins ?

LE CHEVALIER, *désignant les douze*.

Les voici !

Prenez votre demi-douzaine,

Moi, je prends l'autre, et je dégalne.

*(Il tire son épée.)*

LE COMMANDEUR, *dégalnant*.

Ventrebleu ! je dégalne aussi !

*(Les douze qui se sont partagés et se sont mis six du côté du commandeur, et six du côté du chevalier, dégalnent aussi.)*

## ENSEMBLE.

Duel charmant !

Cartel brillant,

Réjouissant !

Pour la coquette

C'est une fête,

Belle et complète ;

Qu'amants dupés,

Amants trompés,

Aillent pour elle

Fière et cruelle !

Se pourchasser,

Se transpercer

Et trépasser !

*(Ils sortent très-rapidement l'épée à la main.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

---

## ACTE II.

---

### BOUDOIR.

Recherche, élégance et fraîcheur partout. — Une table à gauche chargée de bouquets et de billets ouverts. — Fautail près de cette table. — Causeuse à droite.

### SCÈNE I.

LA COMTESSE, seule, nonchalamment étendus sur le fauteuil près de la table, dans le déshabillé le plus coquet.

#### RÉCITATIF:

Dieu ! quel mortel ennui d'avoir tant de conquêtes !  
(*Désignant les billets qu'elle a parcourus et qu'elle jette avec dédain.*)

S'il fallait, pour répondre à toutes ces requêtes,  
Recevoir en ces lieux et l'hommage et la foi,  
Et l'assommant jargon et les fades visites  
De ces fous, en amour obstinés parasites,  
On n'aurait pas vraiment un seul instant à soi !

(*Elle se lève, et désigne, en pantomime, un amant à ses pieds.*)

#### AIR.

A mes genoux,  
Que voulez-vous ?  
Légère grâce ?  
Il faut, c'est dit,  
Et sans dépit  
Que l'on s'en passe !  
Vous me pressez,  
Vous menacez  
De vous enfuir  
Sans revenir ?...  
Eh bien partez,  
Si vous pouvez,  
Un autre soudain vous remplace.

(A elle-même.)

Ah ! chassons l'amour de notre âme,  
 Malgré la pitié qu'on réclame.  
 Pour une femme  
 Le paradis n'est pas d'aimer.  
 Le paradis, c'est de charmer !

(Elle passe de l'autre côté de la scène et désigne encore en pantomime un autre amant à ses pieds.)

C'est encore un,  
 Plus importun ;  
 Pourquoi me suivre  
 D'un concurrent  
 Il faut vraiment  
 Qu'on vous délivre ?  
 Vous me pressez,  
 Vous menacez,  
 Pauvre martyr,  
 D'aller mourir ?  
 Eh bien, mourez,  
 Si vous voulez,

Un autre à mes pieds saura vivre.

(A elle-même.)

Le paradis n'est pas d'aimer.  
 Le paradis c'est de charmer !

Doux attrait de l'inconstance,  
 Garde bien mon indifférence :  
 Ne donner jamais son cœur,  
 Ah ! voilà le bonheur !

La coquetterie,  
 Charme de la vie,  
 bouce fantaisie,  
 Embellit nos jours !  
 Ah ! d'un sentiment tendre  
 Sachons bien nous défendre,  
 Pour régner toujours !

Doux attrait de l'inconstance, etc.

(Elle sonne, Bretonne paraît.)

BRETONNE.

Que veut madame ?

LA COMTESSE, assise sur la causeuse à droite, désignant les monceaux de billets et de bouquets.

Tiens, prends tout cela ; je te le donne pour allumer ton feu et parfumer ta chambre.

BRETONNE, *enchantée.*

Merci, madame. (*Elle remplit ses poches de billets et son tablier de bouquets.*)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE, *accourant, elle est très-émue.*

Ma sœur ! ma sœur !

LA COMTESSE.

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

LA BARONNE.

Un évènement terrible !

BRETONNE, *ramassant toujours bouquets et billets.*

C'est vrai, madame.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc ?

LA BARONNE.

Le commandeur que tu as envoyé signifier au chevalier de quitter le château...

LA COMTESSE.

Et que je m'étonne de ne pas voir revenir, eh bien ?...

LA BARONNE.

Il s'est pris de querelle avec lui.

LA COMTESSE, *curieuse, vivement.*

Viens donc t'asseoir, là, chère baronne, et raconte-moi en détail... (*Souriant.*) ce que tu appelles un évènement terrible.

LA BARONNE, *allant s'asseoir.*

Ils se sont provoqués, se sont partagé pour témoins cette douzaine de rivaux, qui se disputent ton cœur.

LA COMTESSE, *très-vivement.*

Après, après !

LA BARONNE.

On a voulu les poursuivre, pour les arrêter ; mais ils avaient pris la gondole ; Bretonne les a vus traverser la rivière.

BRETONNE, *qui a ramassé bouquets et fleurs.*

J'ai failli me trouver mal.

LA COMTESSE, *à Bretonne.*

Poltronne !

LA BARONNE, *avec émotion.*

Imagine-toi qu'il s'agit d'un combat de sept contre sept !

LA COMTESSE, *souriant et se levant.*

Ceci me fait grand honneur, car cette affaire est plus considérable que celle des Horaces et des Curiaces, qui n'étaient que trois contre trois.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, puis LES DOUZE AMOUREUX.

BRETONE, *qui est allé voir au fond.*

Ah! mon Dieu! madame, voici des blessés qui arrivent... il y en a sur tous les chemins. *(Elle sort.)*

*(Les douze amoureux entrent successivement par les diverses portes dont ce boudoir d'été est percé. Ils se plaignent tous de quelques blessures.)*

LE CHOEUR DES DOUZE.

ENSEMBLE, *désignant la comtesse avec colère.*

Voilà donc la cruelle,  
La fière, la rebelle,  
L'ingrate, l'infidèle,  
Hélas, qui m'a déçu!  
Que chacun, sans remise,  
Lui reproche et lui dise  
Ce que dans cette crise,  
Pour elle il a reçu.

*(La comtesse qui s'est levée pendant l'ensemble, et qui est remontée, prend les allures les plus séduisantes, et, en descendant entre la double haie des douze, elle distribue à droite et à gauche, les douze détails suivants aux amoureux qui s'épanouissent à sa vue et à sa parole, chacun se croyant le préféré.)*

C'est bien... très-bien... n'avez soui...  
Cher baron... l'on vous tiendra compte...  
Charmant... soignez-vous... noble comte...  
Bon duc... parfait... merci... merci...

PREMIER ADOLESCENT, *à part charmé.*

Une parole!

DEUXIÈME ADOLESCENT, *de même.*

Un mot!

TROISIÈME ADOLESCENT.

Un regard!

QUATRIÈME ADOLESCENT.

Un sourire!

PREMIER JEUNE HOMME.

Un mouvement.

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Un geste.

TROISIÈME JEUNE HOMME.

Un trait.

QUATRIÈME JEUNE HOMME.

Un signe.

PREMIER VIEILLARD.

Un rien.



DEUXIÈME VIEILLARD.

Une allure.

TROISIÈME VIEILLARD.

Un seul pas.

QUATRIÈME VIEILLARD.

Un air qui vous attire.

LES DOUZE, ENSEMBLE, *à part*.

C'est un transport, c'est un délire,

Et je le sens, mon cœur est encore sien !

*(Haut, avec un entraînement amoureux, à la comtesse.)*

Quoi qu'on ait résolu,

Quoi qu'on ait entendu,

Et quoique l'on ait vu,

A vous il faut se rendre.

Contre ces yeux charmants,

Ces appas séduisants

Et ces airs engageants,

Qui pourrait se défendre !

Allons,

Aimons,

Cédons,

Servons.

*(Ils fléchissent tous le genou.)*

A vos pieds prosternés,

Nous sommes enchaînés.

LA COMTESSE, *avec indifférence*.

Mais où donc est le commandeur ?

LA BARONNE, *vivement*.

Le chevalier ?

PREMIER ADOLESCENT, *à la baronne*.

Il est vainqueur.

PREMIER JEUNE HOMME.

Quant au commandeur je vous jure...

PREMIER VIEILLARD.

Il est arrivé si troublé !

LA COMTESSE.

A-t-il reçu quelque blessure ?

LES DOUZE.

Le pauvre homme, il en est criblé.

DEUXIÈME ADOLESCENT.

Justement le voilà.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR, *l'habit déchiré, la veste mil*

*boutonnée ; le jabot chiffonné, et ayant une forte mouche de taffetas sur chaque joue et sur le front.*

## RIRE GÉNÉRAL.

Le voilà, le voilà !  
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !  
 La drôle de tournure !  
 La plaisante figure !  
 Ah ! c'est de quoi mourir  
 De rire et de plaisir ! etc.

LE COMMANDEUR, *aux douze.*

Messieurs, vous moquez-vous ?

PREMIER VIEILLARD.

Non pas, ton sort nous touche.

LA BARONNE, *au commandeur qui a l'air très-fâché.*

Où, commandeur, on ne rit pas de vous.  
 C'est que vous avez l'air...

(*Riant.*)

Hi ! hi ! hi !

LE COMMANDEUR, *très-fâché.*

J'ai l'air.

LA COMTESSE, *au commandant.*

L'air, entre nous,  
 D'avoir été dévoré par les mouches.

TOUS.

Ah ! c'est de quoi mourir  
 De rire et de plaisir,

LA COMTESSE.

Mais racontez-nous donc l'histoire tout entière ?

LE COMMANDEUR.

Et l'on ne rira pas ?

LA COMTESSE ET LA BARONNE, *retenant le rire.*

Au contraire.

LES DOUZE.

Au contraire.

TOUS.

Nous vous le jurons tous !

LE COMMANDEUR.

Asseyez-vous.

TOUS.

Asseyons-nous.

(*Le commandeur entre la comtesse et la baronne. — Les autres sont autour sur divers sièges.*)

LE COMMANDEUR, *debout.*

Air bouffe.

Sur le terrain, tous deux enfin, nous sommes prêts!

Mon rival insolent,

Me demande à l'instant

De renoncer à vous... Je réponds... non, jamais!

Soudain de mon habit il désigne à l'avance

Les points qu'il doit percer... je me mets en défense.

*(Imitant les mouvements et les péripéties de la lutte.)*

Une, deux, une, deux, une, deux,

Ah! ah! ah! ah! ah!

*(Poussant un cri de touche.)*

Ah!

*(Désignant son habit déchiré.)*

Et vous voyez le bel état,

Et vous voyez le résultat

De ce combat.

Voilà, voilà le résultat

De ce premier combat.

*(Rires étouffés de tous.)*

Hi! hi!

LE COMMANDEUR, *avec reproche.*

Eh!

TOUS.

Non, nous ne rions pas d'honneur,

Poursuis, poursuis, cher commandeur.

LE COMMANDEUR, *reprenant d'un ton de matamore.*

Le chevalier, en me bravant, me dit : Corbleu!

Me cédez-vous enfin

Et son cœur et sa main.

Je riposte : Non pas, morbleu, ventrebleu!

Aussitôt, de son doigt, il me marque au visage,

Trois points à moucheter... cela me met en rage.

Une, deux, une, deux, une deux!

Ah! ah! ah! ah! ah!

*(Poussant un cri de touche.)*

Ah!

*(Désignant les mouches de taffetas qu'il a sur le visage.)*

Et vous voyez le bel état,

Et vous voyez le résultat

De ce combat.

Voilà, voilà le résultat

De cet autre combat.

*(Rire contenu.)*

Hi! hi! hi!

## LA COUR DE CÉLIMÈNE.

LE COMMANDEUR.

Eh !

TOUS.

Nous ne rions pas d'honneur !  
Poursuis, poursuis, cher commandeur.

LE COMMANDEUR.

Le chevalier menace et parle avec fureur,  
Moi, je réponds alors d'un ton moqueur :

Vous croyez m'intimider,  
Vous croyez m'épouvanter !  
Il faut vous désabuser.

En garde, allons, recommençons,  
Voyons, finissons !

Alors, dit-il, je vous crève un œil,  
Quel sort sera le vôtre ?

— Rien qu'un ! ça m'est égal... — Quittez ce fol orgueil,  
Car un instant après, je dois vous crever l'autre.

Diable !

*(Un moment de silence au milieu d'un rire sourd et contenu.)*

LE COMMANDEUR, à la comtesse.

J'ai pensé, dans cette affaire,  
Qu'un aveugle ne peut plaire,  
Et que malgré tous ses soins  
Un borgne plaît encore moins.  
Et j'ai juré de renoncer à vous,  
Oui, malgré mes transports jaloux  
Il me faut renoncer à vous.

Fin de l'air.

LA COMTESSE, au commandeur avec malice.

C'est être fort prudent,  
Je vous fais compliment.

LES DOUZE, au commandeur.

Ainsi, c'est convenu,  
Votre tendresse  
Renonce à la comtesse ?

LE COMMANDEUR.

C'est entendu.

LA COMTESSE, aux douze.

Allez donc au plus vite  
Réparer ce désordre-là,  
Et puis la paix se signera  
Dans un dîner où tous je vous invite.

REPRISE par les douze.

Quoi qu'on ait résolu,  
Quoi qu'on ait entendu,  
Et quoi que l'on ait vu,

A vous, il faut se rendre !  
 Contre ces yeux charmants  
 Ces appas séduisants,  
 Et ces airs engageants,  
 Qui pourrait se défendre ?

Allons,  
 Aïmons,  
 Cédons,  
 Servons,

A vos pieds prosternés  
 Nous sommes enchainés !

(Sortie du chœur.)

(Au commencement de la reprise de ce dernier chœur, le commandeur a disparu un moment par la gauche et reparait ayant changé de costume, un peu avant la sortie des douze amoureux.)

## SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE COMMANDEUR, LA BARONNE.

LA COMTESSE.

Ainsi, commandeur, vous voilà contraint de renoncer...

LE COMMANDEUR.

Que voulez-vous je faisais de notre mariage une liaison d'élégance et de douceur ; un commerce d'esprit, une affaire de tranquillité... et voilà ce petit malappris qui m'a menacé d'abord, si je vous épousais de venir faire du bruit sous mes fenêtres.

LA COMTESSE, souriant.

C'est d'une inconvenance !...

LE COMMANDEUR, vers la cantonnade.

Fais la cour à ma femme, drôle ! on te l'accorde ; mais laisse-moi la paix ; mais laisse-moi dormir.

LA BARONNE, souriant.

C'est bien le moins.

LE COMMANDEUR, à la comtesse.

D'ailleurs, la première condition pour être heureux, c'est de vivre et il n'y a pas moyen avec un petit bonhomme comme celui-là qui touche tout ce qu'il vise.

LA COMTESSE, désignant le commandeur.

Cela se voit.

LE COMMANDEUR, se touchant le ventre.

Oh ! mon Dieu ! il n'avait qu'à désigner le centre et j'étais percé d'outre en outre.

LA BARONNE.

Heureusement, il n'y a pas songé.

LE COMMANDEUR, *avec dédain.*

Du reste, il m'a blessé avec une maladresse ! pas de règle, pas de méthode ! un découpu pitoyable ! on ne se battait pas ainsi de mon temps... quand je dis de mon temps, hier ou avant-hier. On y mettait de la courtoisie, de la grâce, de l'enjouement. Mais aujourd'hui, ça fait pitié ! un petit diable qui se jette sur moi comme un ouragan !

LA COMTESSE.

Adieu donc, avec notre mariage, notre projet d'habiter ensemble cette magnifique terre...

LA BARONNE, *moqueuse.*

Où vous vous portez si bien.

LA COMTESSE.

Il faudra plaider.

LE COMMANDEUR, *avec une prétention de finesse.*

Du tout, il y a un moyen de ne pas nous séparer. J'ai mon dessein.

LA COMTESSE.

Ah !

LA BARONNE.

Voyons.

### TRIO.

LE COMMANDEUR.

Nous pouvons arranger l'affaire.

LA COMTESSE.

Mais, pour cela, que faut-il faire ?

LA BARONNE.

Je ne vois pas d'expédient.

LE COMMANDEUR, *avec galanterie.*

Votre mérite est différent,

Ainsi que votre caractère,

Mais vous avez également,

A mes yeux, ce qu'il faut pour plaire.

LA COMTESSE ET LA BARONNE, *à part, en souriant.*

C'est notre domaine enchanté,

Si favorable à sa santé.

LE COMMANDEUR, *à la baronne.*

Vous êtes douce, aimable et bonne

Et vous charmez par la simplicité.

(*À la comtesse.*)

Vous êtes fière et dans votre personne,

On voit régner noblesse et dignité.

LA COMTESSE ET LA BARONNE, *à part, en souriant.*

Et puis ce domaine enchanté

Si favorable à sa santé.

LE COMMANDEUR, *à la comtesse.*

Vous, ainsi que la rose,  
En plein soleil éclore,  
Vous cherchez le regard.

(*A la baronne.*)

Comme la violette,  
Modeste en sa cachette,  
On vous voit par hasard.

## ENSEMBLE.

LE COMMANDEUR, *avec futilité.*

On est galant,  
On est charmant.  
Et par l'esprit  
On rajeunit.  
D'un madrigal  
Original,  
Je ne suis pas sorti trop mal.

LA BARONNE ET LA COMTESSE.

Il est galant,  
Il est charmant,  
Et son esprit  
Le rajeunit.  
D'un madrigal  
Original  
Il ne s'est pas tiré trop mal.

LA COMTESSE, *au commandeur.*

Mais enfin...

LA BARONNE, *de même.*

Ce dessein ?

LE COMMANDEUR, *qui a témoigné, à part lui, qu'il a trouvé  
une autre gentillesse.*

(*A la baronne.*)

Vous chantez mieux que la fauvette  
En si bémol.

(*A la comtesse.*)

Et votre voix est la défaite  
Du rossignol !

LA BARONNE, *le faisant tourner vers elle et lui désignant le parc.*

Oui, mais vous aimez le bocage  
Où nous chantons...

LA COMTESSE, *le faisant tourner vers elle.*

Bien plus encore que le ramage  
De nos chansons.

## LA COUR DE CÉLIMÈNE.

LE COMMANDEUR.

Enfin, vous le savez, dès longtemps je professe,  
Ici, pour toutes deux, une égale tendresse.

LA COMTESSE ET LA BARONNE, *ensemble*.

Eh bien ?

LE COMMANDEUR.

Vous devinez mon projet.

LA COMTESSE ET LA BARONNE, *ensemble*.

Nullement.

LE COMMANDEUR.

Si vraiment !

Pour rester tous les trois ensemble,

*(A la comtesse.)*

Puisqu'on empêche notre hymen...

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LA BARONNE.

Eh bien ?

LE COMMANDEUR, *à la comtesse*.

Je n'aurais, il me semble...

LA COMTESSE.

Vous n'auriez...

LE COMMANDEUR.

Je n'aurais...

*(Se tournant galamment vers la baronne.)*

Qu'à changer de main.

LA BARONNE, *riant*.

Ah ! c'est heureux !

LA COMTESSE, *riant*.

Oui, c'est parfait.

LE COMMANDEUR.

Vous comprenez : pour mon projet,  
Elle ou bien vous, c'est en effet...

LA COMTESSE ET LA BARONNE, *riant*.

C'est bonnet blanc...

LE COMMANDEUR, *riant*.

Ou blanc bonnet.

ENSEMBLE.

LA BARONNE, LA COMTESSE. LE COMMANDEUR, *avec futilité*.

Ah ! c'est piquant !

Ah ! c'est charmant !

L'expédient

C'est ravissant !



Est franchement  
Très amusant...  
D'un embarras  
Brusque et fatal  
Il ne s'est pas  
Tiré trop mal.

Et de mon plan  
Je suis content,  
D'un embarras !  
Brusque et fatal  
Je ne suis pas  
Sorti trop mal.

**Fin du trio.**

LE COMMANDEUR, à *la baronne*.

Ainsi, noble baronne, voilà qui est convenu, vous aurez la bonté d'être ma femme, n'est-il pas vrai ?

LA BARONNE.

Pardon, c'est aller un peu vite.

LE COMMANDEUR.

Je ne me porte bien qu'ici, vous le savez, et...

LA COMTESSE, *railleuse*.

Allons, ma sœur, laisse-toi toucher, c'est en effet une belle santé à conserver.

LA BARONNE.

Cela demande réflexion.

LE COMMANDEUR.

Que diable, je ne suis pas gênant moi ! qu'est-ce que je vous demande ? un titre, rien de plus, n'ayez pas peur, l'union des esprits, le commerce des âmes, comme dit je ne sais plus qui, dans je ne sais plus quoi.

LA BARONNE.

Nous verrons, je ne m'engage pas.

LE COMMANDEUR, à *part*.

Elle m'épousera.

LA BARONNE, à *la comtesse*.

Quant à toi, comtesse, quel parti vas-tu prendre relativement au chevalier ?

LA COMTESSE, *préoccupée*.

Ma position est très-difficile.

LA BARONNE.

Il t'a menacée de mille avanies, si tu lui refuses ta main.

LE COMMANDEUR.

Et il est capable de tenir parole ! Epousez-le, pour vous en débarrasser.

LA COMTESSE.

C'est que le chevalier n'est pas, comme vous, commandeur, un mari sans conséquence.

LE COMMANDEUR.

Vous dites ?...

LA COMTESSE.

Une fois sa femme, il me faudrait renoncer à plaire à d'autres, et me résigner à n'avoir d'empire que sur lui.

LA BARONNE.

C'est raisonnable.

LA COMTESSE.

Mais humiliant pour moi, quand je règne au loin et au large, et que je puis dire, comme un roi d'Espagne, que le soleil ne se couche pas sur mes états !

LE COMMANDEUR.

Oh ! mon Dieu ! quand il s'y coucherait, où serait le mal ?

LA BARONNE.

Et puis, les petits états sont plus faciles à gouverner que les grands.

LE COMMANDEUR, à la comtesse.

D'ailleurs, vous êtes forcée, car, si vous ne l'épousez pas, il viendra nuit et jour faire du tintamarre au château... troubler notre sommeil, notre digestion et votre existence particulièrement ne sera pas tenable. Vous craignez de vous promener dans le parc, de peur d'un enlèvement ; vous n'oserez pas reposer dans votre chambre, de peur d'une escalade, et vous redouterez de toucher à vos aliments, de peur d'un narco-tique.

LA COMTESSE, alarmée.

Oui, oui, comme vous dites, ce ne serait pas vivre. Eh bien ! vois-le, baronne, dis-lui qu'il me doit des excuses pour la scène violente de ce matin, et laisse-lui espérer que plus tard, à force de prévenances et de dévouement, il pourra obtenir ma main... (*Soupirant.*) et trouver à la place de cette fière coquette, une femme... (*Avec effort.*) simple, douce, bonne, et ne désirant que l'amour de son mari ! (*Elle soupire plus fort.*)

LE COMMANDEUR.

C'est bien difficile, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE, soupirant.

Ah ! commandeur ! commandeur ! j'aurais mieux aimé que ce fût vous.

LE COMMANDEUR.

Vous me flattez ! (*A part.*) Moi, ça m'est égal, la comtesse ou la baronne, pourvu que je ne quitte pas le château et que ma santé...

LA COMTESSE.

Eh bien ! commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Me voilà, belle dame... je suis à vos ordres ! (*Il sort avec la comtesse.*)

## SCÈNE VI.

LA BARONNE.

Ma foi ! je ne plains pas la comtesse d'épouser le chevalier... il me plaît à moi ! C'est un homme de cœur, très-capable d'ho-

norer, de protéger sa femme. (*Après un silence.*) Comme il va être heureux quand je lui dirai... mais allons doucement ! Avec son caractère exalté, si je lui annonçais brusquement cette bonne nouvelle, si je lui répétais sans préparation ce que vient de dire ma sœur : (*Lentement et bien articulé.*) Qu'à la place de cette fière coquette, il trouvera une femme douce, simple, bonne et ne désirant que l'amour de son mari, ce pauvre chevalier serait capable de mourir de joie. (*Le chevalier paraît.*) Le voici.

## SCÈNE VII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Arrivez donc, chevalier, que l'on vous complimente sur votre éclatante victoire.

LE CHEVALIER.

Ah ! madame, ce n'est pas cette victoire-là que j'aurais ambitionnée !

LA BARONNE.

Elle vous fait honneur cependant, et je vous félicite d'avoir généreusement épargné les jours du commandeur.

LE CHEVALIER.

Le commandeur est un galant homme ! et si je l'ai provoqué, ce n'est pas en haine de lui... (*Avec colère.*) mais pour condamner la comtesse à l'isolement... car à chaque prétendant nouveau, je serai là, l'épée à la main, pour lui crier : On ne passe pas !

LA BARONNE.

Il n'y a donc aucun moyen d'éteindre en vous ce désir de vengeance ?

LE CHEVALIER, avec colère.

Aucun, et je proteste !...

LA BARONNE, avec un sourire caressant.

Ne vous emportez pas, je vous en prie.

LE CHEVALIER, à part.

Elle est bonne, elle me plaint et ce n'est pas elle qui aurait manqué à sa parole !

LA BARONNE.

Dites-moi, chevalier, seriez-vous disposé à m'être agréable ?

LE CHEVALIER, vivement.

Que faut-il faire, madame ?

LA BARONNE.

Renoncer à votre haine pour la comtesse.

LE CHEVALIER, vivement.

Quand elle m'a indignement joué, quand elle m'a ravi toutes mes illusions ! car désormais à qui me fier ? oh ! j'en pleure de rage !

Allons, voyons, calmez-vous.

## DUETTO.

LE CHEVALIER.

Hélas! croyez donc aux serments d'amour!

Vous trouvez bientôt le parjure.

De cette cruelle blessure,

Faudra-t-il souffrir sans retour ?

Ah! mon beau songe

Était mensonge.

Doux projet!

Vain regret!

Quel parjure!

Mais je jure...

LA BARONNE, caressante.

Ne jurez pas ;

Parlez plus bas,

Sans colère!

Le bien qu'on espère,

Doucement

Nous vient en dormant.

LE CHEVALIER.

Ah! vous plaignez mon pauvre cœur,

Hélas! pour moi plus de bonheur!

LA BARONNE, à part.

J'en ai pitié, ma foi!

Il est tout en émoi.

Rien ne me touche tant,

Que les pleurs d'un amant.

Mais je sais bien

Un sûr moyen

De mettre fin

A son chagrin.

LE CHEVALIER.

Pourquoi dans ses yeux, mon cœur éperdu

N'a-t-il vu son âme traîtresse!

(A part.) Peut-être à ma vive tendresse,

Une autre aurait mieux répondu!

Plus d'espérance

Dans ma souffrance!

Vains projets!

Je la hais!

Quel parjure!

Mais je jure...

LA BARONNE.

Ne jurez pas ;  
Parlez plus bas,  
Sans colère !  
Le bien qu'on espère,  
Doucement  
Nous vient en dormant.

ENSEMBLE.

LA BARONNE.

Sans colère !  
Le bien qu'on espère,  
Doucement  
Nous vient en dormant.

LE CHEVALIER.

Peine amère !  
Mon cœur désespère.  
Quel tourment !  
Pour un tendre amant !

Fin du duetto.

LA BARONNE.

Et maintenant, chevalier, voulez-vous m'accorder un peu de calme et d'attention ?

LE CHEVALIER.

Je vous écoute, madame.

LA BARONNE.

Que diriez-vous, si l'on songeait à vous dédommager ?

LE CHEVALIER.

Plait-il ?

LA BARONNE.

Si on voulait vous faire oublier une conduite qui vous a si fort irrité ?

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous, baronne ?

LA BARONNE.

Enfin... (*A part.*) Tâchons de bien me rappeler les paroles de la comtesse.

LE CHEVALIER, *avec curiosité.*

Enfin ?...

LA BARONNE.

Enfin... si à la place de cette fière coquette...

LE CHEVALIER.

Dites féroce, dites atroce !

LA BARONNE, *souriant.*

De cette féroce et atroce coquette, vous trouviez une femme tout autre : simple, douce, bonne, et ne désirant que l'amour de son mari ?

LE CHEVALIER, *transporté de joie.*

Que dites-vous ?

LA BARONNE.

La vérité.

LE CHEVALIER, *enivré.*

Ah ! j'ai peine à croire à tant de bonheur et j'ai besoin que vous me répétiez...

LA BARONNE, *souriant.*

Oui, on veut vous dédommager : mais à condition que vous vous corrigerez d'abord de ces extrêmes violences.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Oh ! oui, je me corrigerai, je deviendrai doux comme un agneau. (*La regardant avec attention.*) Mais, n'est-ce pas encore ici un manège de coquetterie ?

LA BARONNE.

Non, c'est très-sincère.

LE CHEVALIER, *contemplant la baronne.*

En effet, cette jolie bouche ne saurait mentir. (*Avec explosion et tombant à ses pieds.*) Mais pourquoi ne m'avoir pas rendu heureux plutôt ?

LA BARONNE, *étonnée.*

Vous dites ?...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Pourquoi aux eaux d'Aix, lorsque je vous adressais de timides hommages...

LA BARONNE, *commençant à comprendre.*

Eh ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi m'avoir caché les sentiments que vous exprimez aujourd'hui ? (*Il se relève.*)

LA BARONNE.

Quoi !... vous !...

LE CHEVALIER, *avec impétuosité le reste de la scène.*

Mais qu'importe après tout ! au diable le passé ! je suis tout au présent !

LA BARONNE.

Entendons-nous, je...

LE CHEVALIER.

Merci ! mille fois merci !...

LA BARONNE.

Mais...

LE CHEVALIER.

Ah ! croyez-le bien : vous ne vous repentirez pas de votre sympathie ! et vous aurez en moi un mari qui saura vous défendre envers et contre tous !

LA BARONNE.

Modérez-vous de grâce et...

LE CHEVALIER.

Vous me trouvez toujours trop exalté?... et encore, je me retiens... que voulez-vous ? la joie m'étoufferait, si je ne lui donnais pas une issue !

LA BARONNE.

Permettez, chevalier...

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est bien vous qui m'étiez destinée ; car c'est à vous que mon cœur s'est adressé d'abord. Vous avez fait semblant, aux eaux d'Aix, de ne pas m'entendre, mais vous m'aviez compris !

LA BARONNE.

C'est-à-dire...

LE CHEVALIER.

Vous m'aviez deviné ! oh ! maintenant que j'aime votre sœur de m'avoir repoussé ! elle m'a renvoyé à mon adresse, à mon amour, à mon bonheur !

LA BARONNE.

Chevalier, il faudrait...

LE CHEVALIER, *vivement.*

Je vous comprends : il faudrait réparer le temps perdu, hâter notre union ? eh bien, je vais faire porter ici mes bagages.

LA BARONNE, *vivement.*

Comment, ses bagages !

LE CHEVALIER.

Que j'ai laissés dans l'hôtellerie voisine et je reviens à l'instant ! *(Il lui prend les mains, les baise avec transport et se précipite vers le fond où il rencontre le commandeur qu'il culbute.)*

LE COMMANDEUR.

Prenez-donc garde !

LE CHEVALIER.

Ne vous dérangez pas, commandeur... je suis le plus heureux des hommes ; je ne vous en veux plus ! *(Il disparaît.)*

## SCÈNE VIII.

LA BARONNE, *qui rêve*, LE COMMANDEUR.LE COMMANDEUR, *arrangeant sa toilette.*

Il ne m'en veut plus ? de quoi m'en voudrait-il ? diable de petit bonhomme... Baronne ?

LA BARONNE, *réviant et souriant à elle-même.*

Et moi qui me disais que le chevalier me plairait.

LE COMMANDEUR.

Baronne ?

LA BARONNE, *de même.*

Il paraît que je lui plais aussi.

LE COMMANDEUR, *plus haut et s'avancant.*

Vous rêvez, baronne?

LA BARONNE, *se retournant.*

En effet, je pensais...

LE COMMANDEUR, *vivement.*

A ma proposition de tout-à-l'heure sans doute.

LA BARONNE.

Non, je l'avais oubliée.

LE COMMANDEUR.

Je vais vous la rappeler.

LA BARONNE.

A quoi bon ?

LE COMMANDEUR.

Je vous disais...

LA BARONNE.

C'est inutile.

LE COMMANDEUR.

Permettez...

LA BARONNE.

N'en parlons plus.

LE COMMANDEUR.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

C'est très-sérieux.

LE COMMANDEUR.

Vous refusez ma main ?

LA BARONNE.

Il le faut.

LE COMMANDEUR.

Alors, je suis un homme perdu !

LA BARONNE.

Vous le seriez bien plus, si j'acceptais.

LE COMMANDEUR.

Oh ! non, ce n'est pas là votre dernier mot. Vous, si aimable, si compatissante, vous ne repousserez pas la passion profonde que vous m'inspirez.

LA BARONNE, *riant.*

Oh ! profonde !

LE COMMANDEUR.

Oui, puisqu'il s'agit de mon bonheur, de ma... santé...

LA BARONNE.

Laissez-moi alors vous expliquer pourquoi.

LE COMMANDEUR, *très rapidement.*

Point d'explication, l'amour n'en admet pas. Je vous aime ! je vous adore ! tout me séduit en vous et quand je songe à la distinction de vos manières, à la finesse de votre esprit, à la



la bonté de votre cœur; quand je pense au charme inexprimable d'habiter avec vous ce château, ce parc dont l'air est si pur, les eaux si salutaires, la température si bienfaisante ! quand je me rappelle qu'il n'y a pas un seul invalide dans le pays, et qu'on y compte plusieurs centaines, mon amour s'exalte !

LA BARONNE, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah !

LE COMMANDEUR.

Vous riez, mon juge rit ! j'ai réussi.

LA BARONNE.

A me faire rire, voilà tout et je m'en vais, pour ne pas éclater. *(Elle fait un mouvement pour sortir.)*

LE COMMANDEUR, *la retenant et tombant à ses pieds.*

Ah ! ne me quittez pas ainsi, sans me laisser au moins une espérance. Ayez pitié de ce cœur aimant ! ménagez ma sensibilité.

LA BARONNE.

Mais c'est pour vous ménager que je me retire, car si l'on vous surprenait ! si l'on vous entendait !...

LE COMMANDEUR, *lui prenant la main.*

Ah ! je vous en conjure ! il y va de ma vie !

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

FINAL.

LE CHEVALIER, *voyant le commandeur aux pieds de la baronne.*

Que vois-je ?

LE COMMANDEUR, *se relevant.*

Ah ! chevalier, parlez en ma faveur !

Dites à la baronne...

LE CHEVALIER.

En garde, commandeur !

LE COMMANDEUR, *stupéfait.*

Plait-il ?

LE CHEVALIER.

Et cette fois je m'y prendrai de sorte, Qu'aux Quinze-Vingt tout droit on vous transporte.

LE COMMANDEUR.

Mais vous vous abusez ! voyez donc, chevalier !

*(Faisant tourner la baronne qui s'était détournée pour cacher son envie de rire.)*

C'est la baronne et non pas la comtesse !

Ainsi...

*(Il va vers la baronne pour se remettre à ses pieds.)*

LE CHEVALIER.

Défendez-vous, car elle a ma tendresse,

## LA COUR DE CÉLIMÈNE.

Et nous allons nous marier.

LE COMMANDEUR, à la baronne.

Vous marier !

LA BARONNE, *retenant son rire.*

Il le veut !

LE COMMANDEUR.

Je réclame !

LE CHEVALIER.

Point de bruit !

LE COMMANDEUR.

Permettez, il me faut une femme !

LA BARONNE, *riant, à part.*

Je meurs de rire,

LE CHEVALIER, *indiquant l'extérieur.*

Allons !

LE COMMANDEUR.

Mais je dois.

LE CHEVALIER.

Il suffit !

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LES DOUZE AMOUREUX.

LES DOUZE.

Quel est donc tout ce bruit ?

LE CHEVALIER.

C'est ce commandeur téméraire  
Qui de nouveau provoque ma colère.

LE COMMANDEUR, *aux douze.*

Je vais vous expliquer l'affaire !

LE CHEVALIER.

Pas d'explication ici !

Prenez votre demi-douzaine,

Moi, je prends l'autre, et je dégaîne.

LE COMMANDEUR *furieux.*

Ventrebleu ! je dégaîne aussi !

(*Le chevalier, le commandeur et les douze tirent leurs épées, et se mettent en garde par couples.*)

LES DOUZE, LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR,

Duel brillant !

Allons-y galment,

O la belle fête !

C'est piquant,

Oui, c'est ravissant !

Ah ! vraiment,

C'est palpitant.

De la beauté  
 Qui m'a transporté  
 Je veux la conquête.  
 Quel bonheur !  
 Surtout quel honneur  
 D'être ici vainqueur !

*(Le chevalier prend le commandeur par la main et veut l'entraîner.)*

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA COMTESSE, un bouquet à la main.

LA COMTESSE.

Arrêtez ! pourquoi tant de fureur !  
 Pour mettre fin à votre lutte,  
 Cette main que l'on se dispute...

*(Au chevalier, lui offrant la main.)*

La voici.

LE CHEVALIER, ironique.

C'est bien de l'honneur.

*(Prenant la main de la baronne.)*

Je tiens la main qui fera mon bonheur.

LA COMTESSE, piquée et confuse.

Comment ?

LE CHEVALIER.

J'épouse votre sœur,

Après avoir tué le commandeur.

*(Parlé.)* Marchons.

LE COMMANDEUR.

Adieu, comtesse ; adieu, baronne !

Car je n'épouse plus personne !

LA COMTESSE, retenant le commandeur.

Permettez... j'ai commis une erreur

Au milieu de ce grand tumulte.

*(Au chevalier qui la nargue, en souriant.)*

Ne riez pas de votre insulte ;

Car je voulais offrir ma main au commandeur.

*(Elle tend la main au commandeur.)*

LE COMMANDEUR, enchanté.

J'accepte...

LES DOUZE.

Trahison nouvelle !

LE COMMANDEUR, ravi.

J'accepte avec félicité !

*(Au chevalier.)*

Notre duel est évité.

Soyons amis, c'est arrêté.

## LA COUR DE CÉLIMÈNE.

LES DOUZE.

Non, non, reprenons la querelle ;  
Car c'est à moi  
Qu'elle a donné sa foi !

LE COMMANDEUR, *exaspéré.*

Mais vous ne pouvez pas l'épouser tous les douze !

LES DOUZE.

Nous voulons que jamais personne ne l'épouse !  
Ainsi de notre amour guéris,  
Pour éloigner tous les maris,  
Près d'elle faisons sentinelle ;  
Soyons géoliers de l'infidèle !

LA COMTESSE, *railleuse.*

Quoi ! mes géoliers ?

LES DOUZE.

Oui, vos géoliers !

LA COMTESSE, *jetant son bouquet sur lequel se précipitent les  
douze et dont chacun prend une fleur qu'il met à la  
boutonnière.*

Voilà tous mes géoliers  
Qui sont mes prisonniers.

## RONDEAU.

Vous avez beau dire,  
Amants révoltés,  
If vous faut souscrire  
À mes volontés.

(A part.)

Pour que l'on m'adore,  
En réalité,  
Ah ! gardons encore  
Toute ma fierté !

LES DOUZE, *désignant la comtesse avec amour.*

Ses attraits sont toujours vainqueurs.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR,  
*ensemble.*

Ils ont beau se défendre !

LES DOUZE.

Elle règne sur tous les cœurs.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR,  
*ensemble.*

Il faut, il faut se rendre !

LA COMTESSE, *au public avec malice.*

A quoi bon tout ce bruit ?

Et ce plaisant dépit ?

Un seul mot... tout est dit.

Et je reprends l'empire.  
 Je ris de leurs fureurs.  
 Pour enchaîner leurs cœurs,  
 Une chaîne de fleurs  
 Au besoin, peut suffire.

LES DOUZE, *à part, désignant les fleurs qu'ils tiennent.*

Avec ces fleurs, espoir !

LA COMTESSE, *à part, désignant le commandeur.*

Près de lui, liberté !

LA BARONNE, ET LE CHEVALIER.

Entre nous deux bonheur !

LE COMMANDEUR, *à part.*

Ici, pour moi, santé !

### CHOEUR GÉNÉRAL.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR.

#### ENSEMBLE.

Vous avez beau dire,  
 Amants révoltés,  
 Il vous faut souscrire  
 A mes } volontés  
 ses }  
 Et pour qu'on l' } adore  
 m' }  
 En réalité,  
 Ah ! gardons } encore  
 Elle garde }  
 Toute sa } fierté !  
 ma }

LES DOUZE.

Nous avons beau dire,  
 Amants révoltés,  
 il nous faut souscrire  
 A ses volontés.  
 Et pour qu'on l'adore  
 En réalité,  
 Elle le garde encore  
 Toute sa fierté.

FIN.

N.º d' invent: ~~270~~ 312,61